

sons ; il lui prend fantaisie de s'en emparer. Il l'aborde, se plante en face d'elle, lui débite un tas de galanteries de corps-de-garde sur sa beauté et les succès qu'elle obtiendra chez les colons du Mississippi. La pauvrete se roule avec effroi, sans cri toutefois, sans révolte :

— Oh ! monsieur, dit elle, vous vous méprenez, laissez-moi, ma mère m'attend, je vous en supplie.

“ Quelques passants s'arrêtent pour se rendre compte de cette scène. Alors le bandouiller brusque le dénouement. De sa main de fer il empoigne le maigre bras de l'enfant et l'entraîne éplorée. A ceux qui s'étonnent et murmurent, il répond : — C'est une fille...

“ Et elle aura été rejointe un de ces troupeaux humains que tous les jours on embarque à la Rochelle ou au Havre.

— Voilà comment les choses se passent. Tout le parti des “ baissiers,” Dubois, d'Argenson, Noailles, tout le parti anglais, favorise ces enlèvements. Tu sais ce dont est capable le parti de la baisse.

— Oui, fit Balagny, et à ce propos il me vient une idée.

— Laquelle ?

— C'est de m'adresser à notre ancien camarade, Roger d'Espignac.

— Hum ! fit le docteur. Un triste sire. On le fuit comme la peste.

— C'est un baissier influent. Il doit être bien avec d'Argenson.

— Trop pour nous peut-être ?...

— Je ne le crois pas mouche. C'est Chant-d'Oiseau qui nous a fait faire sa connaissance. Il courtisait autrefois une chanteuse italienne chez qui la petite était placée. Elle ne l'aimait pas, l'édée que cet homme avait tué son père lui faisait quelque chose. C'est une fille très délicate. Mais lui, tournait autour d'elle... je m'en suis aperçu. Oui, je ferais peut-être bien de mettre en jeu son influence, car la délivrer, par un coup de main, s'est difficile en ce moment où la clique est en désarroi.

On se souvient que la création du corps des bandouillers était toute récente et que depuis l'assassinat commis près des Chartreux, Saint-Laurent et d'Espignac ne s'étaient pas revus.

L'idée d'employer ce dernier paraissait donc assez naturelle ; quand ce n'aurait été que pour obtenir certains renseignements. Pour organiser un coup de main, par exemple, il fallait savoir où Fanchette était détenue et quand partirait son convoi pour le port d'embarquement.

Balagny n'eût guère pu se douter de l'endroit où était la malheureuse fille. — Nous allons le dire.

XVI

CE QU'ÉTAIT DEVENUE FANCHETTE

Fanchette avait d'abord été entraînée dans un poste voisin. Ce local se composait de trois pièces. D'abord d'un vestibule en galerie, dont les fenêtres étaient formées par une grille d'épais barreaux. Là, à un râtelier se voyaient les mousquetons des gardes ; ensuite d'une salle où les soldats mangeaient, s'habillaient, et s'étendaient sur des lits de camp. Ces couchers, un grand poêle, des tables et quelques sièges grossiers étaient tout le mobilier du poste. La troisième pièce était une geôle. On y jetait les ivrognes relevés mort-ivre, les vagabonds, les malfaiteurs que l'on n'avait pas le temps de conduire de suite dans une grande prison.

Tout ce que l'on prit dans la rue ou à l'hôtel de “ l'Épéc-

Royale ” fut jeté pêle-mêle dans la grande salle, à l'exception toutefois des individus dangereux, tels que d'Entragues ; ces derniers étaient enfermés dans la geôle. En moins d'un quart d'heure Fanchette se trouva dans la salle en compagnie d'une douzaine de femmes ou de jeunes filles, parmi lesquelles une bouquetière, une jeune servante, une petite mendicante, des ouvrières, et deux ou trois drôlesse dénichées de l'hôtel. A ce petit troupeau féminin on avait ajouté quelques garçons misérables, de ces errants du pavé, sans profession et sans ressources, qui vivent on ne sait comment.

Un bandouiller, en comptant ces prisonniers, disait avec satisfaction à un archer :

— En voilà pour cent soixante et dix livres !

La raffe des femmes faisait la joie des hommes du poste, Fanchette était étendue sans connaissance sur un lit de camp, sur le bord duquel s'était assise la bouquetière, une fille assez jolie, même quand elle pleurait en regardant son éventaire vide. Plusieurs autres se désolaient également ; la servante qui se cachait dans son tablier, et les ouvrières qui avaient des larmes de colère. La petite mendicante, placée près de la bouquetière, restait indifférente. Les gueuses riaient et plaisantaient avec les soldats.

Un des jeunes vagabonds qui allait et venait, comme un loup en oage, s'arrêta près de la bouquetière à regarder la pâle et inanimée Fanchette. La marchande se retira effrayée.

Ce garçon déguenillé, tête nue, les cheveux en brosse, le cuir tanné par le soleil et la pluie, maigre comme la faim, arrêtait, sur la jeune fille endormie, un regard plein de convoitise. C'était ce qu'en argot on appelait un “ polisson,” un individu dont tout l'artifice consiste à se promener dans un costume si succint, sous des guenilles si transparentes que sa nudité révolte et apitoie les passants. Cet être immonde songeait peut-être au choix d'une compagne.

Tout à coup un nouveau personnage, mis avec élégance et l'épée au côté, traversa rapidement la salle, d'un air d'autorité, et fut tout droit où se trouvait Fanchette. Du bout du pied il frappa la jambe nue du polisson qui s'empressa de s'éloigner, contempla un instant la jeune fille, puis dit à la bouquetière :

— Elle n'est pas malade, elle est en syncope ; il faut la rappeler à elle. Tu en prendras soin, toi. Le veux-tu ?

— Oui, monsieur.

— Voilà pour toi.

Il lui remit quelques pièces blanches et ajouta :

— Tout à l'heure un soldat va t'apporter de l'eau fraîche des sels, des pastilles que tu lui feras prendre ; n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

Là-dessus le personnage, qui n'était autre que Roger d'Espignac, s'éloigna.

Une minute après un soldat vint en effet muni de tout ce qu'il avait annoncé. La bouquetière jeta donc un peu d'eau au visage de Fanchette et lui fit respirer des sels. Celle-ci reprit ses sens et, promenant son regard vague et étonné autour d'elle, sourit à la bouquetière, puis rencontra le polisson debout au pied du lit... et elle ferma à demi les yeux, avec une expression douloureuse. Peu s'en fallut qu'elle ne s'évanouît de nouveau à cette horrible apparition. Mais bientôt elle se rappela ce qui lui était arrivé et comprit.

Croyant lui être agréable, la bouquetière lui dit qu'une personne de qualité s'intéressait à elle et lui raconta la visite de d'Espignac. Au portrait qu'elle lui fit, Fanchette le reconnut et demeura épouvantée.